

FIGARO ILLUSTRÉ

Les Salons de 1908



LE TEMPS ET LE GÉNIE

par VICTOR SÉGOFFIN

(Société des Artistes Français)

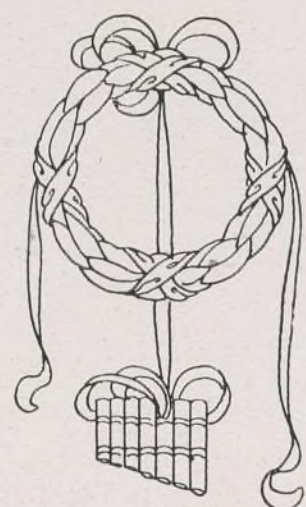
MAI 1908

ALBUM AUTOGRAPHE

Ayuntamiento de Madrid



L'INSTRUMENT DE MUSIQUE
LE PLUS MERVEILLEUX DU MONDE



Le Concertal Mustel

PERMET A CHACUN, SANS AUCUNE CONNAISSANCE PRATIQUE, DE :

JOUER comme les plus grands virtuoses

INTERPRÉTER d'après soi

EXPRIMER suivant son tempérament propre avec toutes finesses d'expression et

ORCHESTRER suivant la Partition originale ou son goût personnel.

INVENTÉ & CONSTRUIT PAR LES
ORGANIER D'ART

..... **MUSTEL**

PARIS — 46, Rue de Douai ..

AUDITIONS tous les jours de 4 à 6 heures SALLE MUSTEL

Ayuntamiento de Madrid



Les Chroniques du Mois

L'AMOUR DU THÉÂTRE

Elle est délicieuse, vraiment, cette Exposition Théâtrale du Pavillon de Marsan. J'avais regardé, le mois dernier, M. Fallières l'inaugurer; j'y suis retourné, depuis, pour mon compte, et j'y reviendrai encore. On s'y instruit en s'y amusant, ce qui est le propre d'une bonne pédagogie. Docet ridendo... Ces masques, ces poupées, ces accessoires de théâtre, ces maquettes de décors, sont des joujoux pour grandes personnes, et la foule ingénue s'y érase; et puis il y a leurs souvenirs: des autographes d'auteurs et de comédiens illustres, un costume que porta Rachel, une épée que mania Talma, la pantoufle de celle-ci et le mouchoir de celui-là; il y a même l'arbalète de Falconnier, pensionnaire de la Comédie et tireur émérite, qu'on vit recommencer naguère, sur diverses têtes, les exploits de Guillaume Tell. Guillaume Tell n'était pas un homme de théâtre; aussi n'a-t-on pas gardé son arbalète; mais nous avons celle de Falconnier. Tant il est vrai qu'une religion chasse l'autre et que si d'autres reliques nous sont devenues indifférentes, il nous reste le culte de celles-là.

Et puis enfin il y a leurs portraits. Ah! leurs portraits! Avec quelle visible joie la foule s'empresse, chaque jour, autour d'eux! On les reconnaît presque tous, on les entend désigner à haute voix, joyeusement, et c'est, pour les vieux, une fierté de pouvoir renseigner les jeunes, — ceux qui ne savent pas. « C'est Got, celui-ci. Si vous l'aviez vu dans Le duc Job! Celui-là, c'est Thiron. Ah! Thiron dans La Seiglière et Le Chandelier! » Plus loin, c'est Bressant, c'est Arnould-Plessy, les Brohan, Samary, Régnier, Samson... Pour les ancêtres, le catalogue est là, que fiévreusement les mains feuilletent... Je me rappelle être allé, comme tout le monde, en ma prime jeunesse, attendre quelquefois à la « porte des artistes » les comédiens et les comédiennes que je venais d'applaudir sur la scène du Théâtre Français. Avec quelle curiosité nous guettions leur sortie! et quelle joie de les reconnaître,

de se les désigner à demi-voix, dès que l'un d'eux apparaissait au seuil de la Maison, le visage dissimulé sous la voilette, ou la face rasée enfouie dans le col du pardessus: « Mounet... Coquelin... Mme Jouassin... Reichemberg... » On était content, et cette constatation avait le charme d'une découverte. On eût été moins fier d'être présenté à un ministre qu'on ne l'était d'avoir frôlé le parapluie de Febvre, ou salué M. Garraud.

Mon vieil ami Bizeneuveille, ancien régisseur de l'Odéon et organisateur de tournées en province, m'a rencontré dans la cohue. Il a passé son bras sous le mien, et tout joyeux:

— N'est-ce pas que c'est amusant?

— Très amusant, lui dis-je. Et très troublant.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, mon cher, que cette passion du théâtre est une des choses les plus singulières et les plus inexplicables que je connaisse. Je la subis comme tout le monde, et, par moments, je m'en veux un peu de ne pas savoir y résister. Car elle nous rend très injustes, cette passion-là; elle retient, elle accapare nos sympathies et nos curiosités, au détriment d'autres formes d'art, d'autres catégories d'artistes qui en seraient, je vous assure, très dignes aussi. Où étiez-vous le mois dernier, le 30 avril, à onze heures du matin?

Bizeneuveille me regarda avec stupeur, sembla faire un grand effort de mémoire, et dit:

— Ma foi, je ne sais plus.

— Eh! bien, je vais vous le rappeler. Vous étiez au Palais de Justice, assis par terre, faute de siège, dans un coin de la 1^{re} Chambre.

— C'est vrai! Je vous y ai vu.

— Naturellement. La moitié de la France était là. Et de quoi s'agissait-il? Tout simplement de savoir si M. Claretie avait raison ou tort de ne pas vouloir jouer une pièce de M. Mirbeau. Vous conviendrez qu'au fond ce n'est pas là, dans la vie d'un grand peuple, un événement colossal. Cependant, Bizeneuveille, vous souvient-il d'avoir jamais vu plus de gens entassés sur les banquettes et le parquet de la 1^{re} Chambre que ce jour-là?

— Non.

— Convenez-vous qu'avant le procès — et pendant plusieurs mois — cette affaire du Foyer fut une des principales préoccupations de Paris et le sujet fondamental des conversations mondaines?

— J'en conviens, dit Bizeneuveille.

— Reconnaissez-vous que cet incident tint dans les esprits beaucoup plus de place que les affaires du Maroc; que les événements extérieurs, les débats parlementaires qui précédèrent les vacances de Pâques et les élections municipales qui les suivirent apparurent à la plupart de nos contemporains comme de toutes petites affaires, à côté de « l'affaire du Foyer »?

— Je le reconnais, dit Bizeneuveille.

— Vous souvient-il que, durant ces semaines-là et depuis le 30 du mois dernier, une seule des personnes que vous connaissez dans Paris, — vous sachant homme de théâtre — vous ait posé, en vous abordant dans la rue ou ailleurs, une autre question que celle-ci: « Eh! bien... et le Foyer? »

— C'est vrai...

— Et pensez-vous enfin, Bizeneuveille, qu'une aventure analogue survenue à propos d'un tableau, d'une statue, d'un monument, eût déchainé dans le public une curiosité, une émotion comparables à celle-là, et que jamais Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Balzac, Renan ou Taine, en querelle avec leurs éditeurs, nous eussent intéressés à ce point?

— Je ne le pense pas, en effet, dit Bizeneuveille.

— Alors... vous ne trouvez pas cela troublant?

Le vieux régisseur se mit à rire; puis, s'étant un instant recueilli, parla:

— C'est troublant, mais ce n'est pas incompréhensible. Réfléchissez, mon cher, à ceci: une pièce de théâtre, c'est autre chose qu'une œuvre d'art; c'est une aventure; et nous sommes un peuple qui a la passion des aventures. Une pièce de théâtre, ce peut être la fortune du directeur qui la monte, ou sa ruine; ce peut être la gloire instantanément conquise par l'auteur, hier inconnu, qui l'a écrite, ou

par tel des artistes qui l'interprètent. Autour d'une œuvre dramatique toute neuve, tout un petit monde, enfiévré, s'agite — de comparses, d'auxiliaires et de fournisseurs — dont la fortune personnelle dépend un peu du succès de la pièce ou de sa chute. Je dis qu'une pièce est une aventure ; c'est pis que cela : c'est une loterie, dont le tirage peut bouleverser en deux heures la destinée de dix personnes. Ajoutez qu'il n'y a pas, en littérature, de « genre » où le succès amène plus vite plus d'argent qu'en celui-là, et voilà de quoi tourner la tête à tous ceux dont c'est le métier d'écrire...

— Ce sont là, objectai-je, des avantages et des risques qui n'intéressent point la foule...

— Sans doute, dit Bizeneuveille ; mais la foule a des raisons particulières, elle aussi, de se passionner pour les choses de théâtre. La foule est comme les enfants : elle adore les histoires. Et si elle s'amuse à l'audition ou à la lecture d'une histoire contée, quelle joie n'éprouvera-t-elle pas à voir vivre devant elle cette histoire-là ? A huit ans, mon cher, nous eussions donné toute la « Bibliothèque rose » pour une heure de Guignol, et il n'y a pas de roman qui nous attire aussi fortement que le premier venu des drames de Lavedan, de Bernstein ou d'Hervieu...

Nous étions arrivés, tout en bavardant, dans une salle où, sous d'élégantes et spacieuses vitrines, s'offrait un autre spectacle d'art, dont la grâce inattendue me ravissait.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demandai-je, un peu ahuri, à mon guide.

— Ça, mon ami, fit Bizeneuveille goguenard, c'est le Musée des Arts décoratifs ; c'est-à-dire un des joyaux de Paris. Vous n'y étiez jamais venu ?

— Jamais.

— C'est le cas de toutes les personnes qui sont ici, et que vous voyez aussi surprises que vous. Et il a donc fallu que ce Musée servît d'asile pendant six mois, à une Exposition de théâtre, pour que les Parisiens en apprissent le chemin. Aussi, je sais bien ce que je ferais, si j'étais l'ami de M. Dujardin-Beaumetz.

— Que feriez-vous, Bizeneuveille ?

— Voici. J'irais le trouver. Je lui dirais : « Monsieur le Ministre, il y a en France, et notamment dans Paris, des merveilles que nous ignorons ; de petits musées délicieux où personne n'entre, et de grands musées admirables où les étrangers seuls consentent à venir s'instruire. Pourquoi, de temps en temps, n'installeriez-vous pas dans ces locaux délaissés une petite Exposition Théâtrale où la foule se ruerait ; grâce à quoi les gens du monde (qui s'y rueraient naturellement aussi) finiraient par savoir ce que c'est que le Louvre, le Luxembourg, Carnavalet, le Petit Palais, les musées Galliera, Cernuschi, Guimet... que sais-je ? car ils l'ignorent, Monsieur le Ministre. Il ne dépend que de vous qu'ils ne l'ignorent plus. Henri IV avait, pour rallier ses troupes, « vers le chemin de l'honneur et de la gloire », un panache blanc ; vous avez, vous, pour rallier les Parisiens vers le chemin de la Beauté, la pantoufle de Rachel et l'arbalète de Falconnier... Vous savez ce qui vous reste à faire. »

Il m'a semblé que Bizeneuveille parlait d'or, et, rentré chez moi, j'ai écrit à M. Dujardin-Beaumetz pour lui demander un rendez-vous. J'attends sa réponse.

PIERRE OU PAUL

LE PRINTEMPS A SAINT-SÉBASTIEN

Saint-Sébastien, c'était jusqu'ici l'Espagne à deux pas de Biarritz, une Espagne en fête, souriante, luxueuse, juste transition entre l'allégresse du midi français et la noble sévérité des vieilles capitales ibériques. Et ce mélange de vie brillante et de couleur locale suffisait à la prospérité de l'agréable petite ville, déjà tant favorisée par son climat admirable, par sa plage idéale, par ses excursions pittoresques et par le lustre que lui confèrent les séjours fréquents du Roi. Aujourd'hui, grâce à l'ingénieuse activité de son Comité des Fêtes, Saint-Sébastien est devenue, sans conteste, la première des stations balnéaires.

Il est peut-être un peu tard pour vous parler de la grande semaine de Pâques et du féérique programme qui déroula sous un ciel splendide et devant plus de cent mille personnes, ses attractions neuves et charmantes. Tous les grands hôtels avaient été pris d'assaut. Dans la foule brillante on reconnaissait au hasard : princesse Orloff, M. Da-



Le Grand Casino (Ouvert toute l'année)

vidoff, M. et Mme Cartassac, comte de Halsbury, marquis de Casa Caldevou, comte de Baillet-Latour, baron de l'Épée, le prince Radziwill, comtesse de Fitz-James, comte de Contades, comte Gaspar de Miramon, etc...

Jamais il n'avait été donné d'admirer une cavalcade aussi joliment réussie, et c'est la première année que le Comité des Fêtes avait fait d'aussi gros sacrifices pour satisfaire, jusqu'à l'enthousiasme, les baigneurs et les excursionnistes accourus de toutes parts. Vous savez que nos Reines de la Mi-carême prêtaient leur concours à cette fête, ainsi que les Reines de Saint-Sébastien, gracieux trio déjà chaleureusement acclamé lors du traditionnel carnaval.

Quant aux deux courses de taureaux qui avaient attiré aux superbes arènes plus de 50.000 personnes, elles ont été un véritable triomphe. Devant un public en délire, les espadas Machaquito et Vasquez, après d'habiles passes de muleta, ont estoqué en deux réunions les douze taureaux qu'ils avaient à combattre. Ces deux corridas à elles-seules ont été un des clous du programme des fêtes.

La semaine s'est terminée au milieu d'attractions sportives et autres, courses d'automobiles, régates, etc..., toutes admirablement réussies.

Après cette inoubliable semaine, le Comité des

Fêtes s'est mis à étudier le programme des attractions nouvelles qui vont maintenant se poursuivre durant toute la saison du printemps et de l'été. Les réunions du Concours hippique, qui sont suivies chaque année par une assistance d'élite, vont bientôt commencer. Un concours d'aéroplanes sera le clou de ces fêtes et semble assuré d'un gros succès de curiosité. La semaine des régates, avec les courses de canots automobiles, appellera à Saint-Sébastien tout ce qui porte un nom dans le monde du yachting.

Les arènes, de leur côté, donneront de nombreuses corridas avec les espadas en renom. En effet, Saint-Sébastien ne serait pas espagnole si sa municipalité ne consacrait chaque année des sommes importantes à l'impressionnant spectacle des courses de taureaux ; ces courses, qui sont une des attractions les plus recherchées des étrangers de passage, restent — ici comme ailleurs — le divertissement national de la société espagnole. Depuis sa majorité, le Roi n'a pas laissé passer une seule année sans honorer de sa présence les arènes de Saint-Sébastien.

Reconstruites en 1903, ces arènes sont un modèle du genre et peuvent rivaliser avec celles

des plus grandes villes d'Espagne. Chaque saison, des épées célèbres y sont engagées. On y voit des espadas renommées comme Mazzantini, Fuentes, Ghico, toreadors idolâtrés de la foule, dont certains gagnent jusqu'à trois cent mille francs par an. On y combat les taureaux des plus illustres ganaderias.

Quant au programme théâtral et musical, il sera cette année particulièrement soigné, et les plus illustres artistes des capitales étrangères se feront entendre dans la magnifique salle des Concerts du Grand Casino.

Je vous reparlerai bientôt de ces solennités artistiques ou mondaines, qui, à l'heure où j'écris, ne font que commencer. Mais les boulevards et la Concha sont déjà envahis par la foule élégante ; les excursionnistes reprennent chaque matin en grand nombre le chemin d'Hernani, à travers les exquis paysages de l'Urumea, ou bien s'en vont déjeuner à Ullia, devant le panorama de la baie radieuse. Tant il est vrai que si l'on accourt à Saint-Sébastien pour les grandes journées sportives ou pour les fêtes de toutes sortes, on s'y attarde volontiers pour le seul plaisir de flâner dans ce pays ravissant, sous ce ciel doux qui invite au repos comme il invite au plaisir.

L. VOISIN.

(Lire la suite au dernier feuillet du numéro)

A TRAVERS LES SALONS

(Notes éparses)

A LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

Une œuvre s'impose, dès que l'on pénètre dans la nef centrale où est exposée la sculpture : *Le Génie s'évadant de la mesure du temps*, par Victor Ségoffin. Ce groupe monumental en bronze ira occuper, après le Salon, le milieu du jardin du Carrousel, et il faut louer le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts d'avoir commandé cette belle œuvre au sculpteur à qui l'on doit déjà la *Danse sacrée* placée à l'Elysée.

Dans cette œuvre, l'artiste a exprimé l'envolée du génie à travers les siècles, à l'aide de deux figures d'un mouvement audacieux, d'une extraordinaire synthèse d'expression, et d'une exécution pleine de maîtrise. Le Temps, semeur de ruines, est écroulé, et au-dessus de lui, le Génie, les ailes planant, s'élève, figure mâle, front inspiré et grave qu'une longue méditation a mûri, et qu'illumine un rayonnement intérieur. Jamais l'artiste puissant et profond qu'est Ségoffin n'a traduit sa pensée plus simplement et avec plus de force, plus de grandeur. On s'arrête devant ce groupe, et même si l'on n'est pas expert à la compréhension plastique, on devine qu'il y a là une magnifique strophe de beauté. C'est une œuvre admirable, qui honore grandement la sculpture française contemporaine.

* *

Au hasard des salles, on aperçoit pas mal de personnages empruntés à la mythologie païenne et à une humanité soi-disant classique. Mais il n'y a qu'un peintre qui ait le sens de l'antiquité, et qui ressuscite l'humanité grecque, telle que nous devinons qu'elle fût, à l'aide de poteries peintes, ou des figurines des îles d'Ionie : c'est Rochegrosse ; regardez les *Courtisanes* en promenade, ou sa jeunesse nue, qui contemple dans un miroir l'effet que produit sur ses épaules un collier de pierreries. Il y a là des êtres de grâce, d'une grâce délicieusement archaïque ; mais leur coquetterie et leur vie appartiennent à tous les temps, de même que les dialogues de Lucien, pour qui lit le texte en sa désinvolture spirituelle, semblent écrits d'hier, ou de demain. Et comme le métier du peintre s'accorde avec sa pensée ! Il fait dire à sa couleur tout ce qu'il lui veut faire dire ; une extrême liberté de pinceau ; des effets attendris, et des empâtements voulus par place ; de la caresse et des coups de fouet, des formes cherchées dans une ambiance cherchée, et tout cela est présenté en une telle justesse, que cela semble vivre. Et pourtant, quelle science dans l'arrangement, et quelle maîtrise dans le dessin, quelle joie dans les équations chromatiques ! Comme on voit que Rochegrosse s'amuse énormément à son effort ! Il faut aller se divertir devant ses *Courtisanes* ; on n'a pas plus d'esprit, ni plus de distinction.

* *

Les grandes toiles, à destination de décor, sont réquentes au Salon, encore que cela soit une

erreur d'exposer ces œuvres sous un autre jour et dans d'autres conditions que le jour et les conditions en vue desquels elles ont été peintes.

Il est évident que placés dans un plan vertical, les deux fragments du plafond de M. Raphaël Collin ne disent pas du tout l'effet que produira l'œuvre entière, lorsqu'elle dominera la salle des fêtes de la préfecture de la Haute-Vienne. On n'y voit pour l'instant qu'un brillant morceau de couleur, mais l'effet décoratif échappe.

Il en est de même pour *Le Chant du départ*, que M. Detaille a peint sans destination spéciale, mais dans la proportion, si je ne me trompe de sa peinture du Panthéon. Cette grande composition, fort belle en soi, ne donne pas au Salon tout l'effet qu'elle produira à sa place définitive, avec ses harmonies bleu et gris-vert : on n'a pas pas assez de recul pour juger du mouvement d'envolée du cheval blanc, ailé, symbolisant la gloire, et l'on est trop près des groupes de canoniers des premiers plans. Ailleurs, les perspectives reprendront leur profondeur, et l'œuvre aura reconquis toutes les qualités que le maître y a dépensées, sans compter.

Et parmi les autres décors, auxquels s'appliquent les mêmes remarques, je note : les deux panneaux, pleins d'éclat, que M^{lle} Dufau a peints pour la salle des Autorités à la Sorbonne : cela signifie, en des formes d'une abondante matérialité, ici l'*Astronomie* et les *Mathématiques*, là la *Radio-activité* et le *Magnétisme* ; le magnétisme est figuré par un couple qui sous la feuillée se promène à cheval, les bras enlacés : le magnétisme explique donc bien des choses ! *Le Dernier sillon*, fragment de la décoration de M. Enders, pour la mairie de Fresnes ; le *Sens de l'ouïe*, de M. Moreau-Néret, pour la Mairie du X^e arrondissement ; le *Déjeuner sur l'herbe*, de M. Gourdault ; le *Lendemain de Ramadan*, de M. Cauvy ; le *Retour à la vie par la mer et les champs*, que M. Chigot a peint pour le sanatorium de Zuydcoote ; *Les Arts vaincus par la science*, de M. Zwiller ; la *Bucolique*, de M. Loys Prat ; *Les Vierges sages et les Vierges folles*, une œuvre très curieuse de M. Tanner ; *L'Etude*, un très beau panneau pour la Sorbonne, par M. Henri Martin, et j'arrive au panneau de M. J.-P. Laurens (qui expose avec lui, un petit chef-d'œuvre d'évocation byzantine, *Les Tyrans*).

J.-P. Laurens a intitulé son panneau : *La Musique*, et il a bien fait : qu'il ait songé à Beethoven en le concevant, peu importe. La statue du maître, au-dessus de laquelle il fait s'envoler la grappe humaine des idées et des passions, n'est là qu'un type concret, nécessaire à la symbolique de l'œuvre ; mais il est évident qu'il pourrait changer la statue, sans avoir rien à modifier de sa composition, ni les masses symphoniques qui occupent le bas de la toile, ni les visions allégoriques qui prennent leur vol vers l'infini. C'est donc bien *La Musique*, qu'il a signifiée. Il l'a fait avec une certaine abondance, qui eût peut-être gagné à être un peu moins prodigue. Mais l'œuvre est généreuse

en son essor, et le peintre l'a traitée avec sa maîtrise et sa conscience coutumières.

* *

Le décor n'est pas seulement une surface le long de laquelle on dépose de la peinture : il faut encore y dire quelque chose ; il faut que sa signification apparaisse nettement. Il est donc essentiel de se défier des clameurs inutiles, et des efforts vains. Au Salon, il y a beaucoup de clameurs inutiles et d'efforts vains ; je n'en veux citer qu'un : *La Ruée*, de M. Béroud. Dans l'exécution de cette toile gigantesque, il y a une énorme dépense de talent : mais qu'est-ce que cela signifie ? Quelle idée dirige ce désordre ? Pourquoi des proportions si extraordinaires, pour exprimer le plus banal des lieux communs. Cela me fait l'effet d'un ingénieur qui appellerait à son aide toutes les ressources de la mécanique et de la machinerie, les treuils, les béliers, les dynamos, les locomobiles, pour soulever une feuille de papier à cigarette ; on dit tant de choses en restant simple ! Et tout ce fatras d'abatis, de gestes, de corps, est si loin de l'inspiration ! Rembrandt dans un bout de papier large comme la main, et à l'aide de quatre coups de plume, nous donne plus à penser, que cet arc de toile, qui nous accable, sans nécessité. Et ce qui se produit sans nécessité est inutile, et ce qui est inutile en art, est la négation de l'art.

* *

Il y a certainement un retour à la peinture d'histoire, non pas simplement la peinture épique, mais la peinture qui, à l'aide d'un fait déterminé, arrive à donner la synthèse de toute une époque. A ce point de vue, on devra remarquer : *Le glorieux bucher*, de M. H. Jacquier ; *La mort de Mme de Lamballe*, de M. Maxime Faivre ; *Aux environs de Soissons (1814)*, de J.-V. Chelminski ; *La Pucelle*, d'un très curieux archaïsme, de M. Frank Craig ; *Mayence (1793)*, de M. Alph. Lalauze ; *Les révoltés dans la forêt de Teniet El-Haal*, de M. G. Clairin ; et l'excellent tableau du maître Tattetgrain, *Chasse de garenne (1657)*, si heureuse de composition et de couleur.

Un peintre qui a tout spécialement prêché d'exemple pour cette renaissance, c'est M. Ch. Fouqueray. Depuis dix ans, il apporte à chaque Salon la contribution de son grand talent, de son inspiration, de sa pensée renseignée, qui raconte l'histoire d'une façon tragiquement simple, sans effets déclamatoires. Cette année, dans *l'Agonie*, campagne de Leissègues (1806) et dans l'esquisse de *La Reconquista de Buenos-Aires (1806)*, il apparaît avec ses rares qualités de style, avec ce caractère grave dont il marque ses œuvres, avec cette couleur chaude mais volontairement assourdie qui ne distrait pas, par des fanfares d'exécution, l'attention du drame qu'il met en scène. M. Fouqueray est un historien : il veut nous faire connaître une époque, une étape dans la vie d'un peuple, et il met tout son art — un art très noble

**

et très robuste — à s'effacer. Il ne veut pas ne faire qu'un tableau ; il veut pour notre esprit ouvrir une fenêtre sur le passé, et il l'ouvre toute grande, magistralement.

*
* *

Il semble qu'avec les années, le vieux maître Harpignies élargisse sa manière et enveloppe son paysage d'une plus fluide atmosphère. Sa grande toile, *Les bords de la Royat*, est d'un caractère impressionnant, et l'arbre robuste qui se dresse au bord de l'eau est de la meilleure facture du maître. M. A. Guillemet expose une toile, *Le Soir*, plus remarquable encore que celle de l'an dernier : c'est dire qu'il peut espérer la haute récompense, que beaucoup de gens pensaient lui voir attribuer dès 1907. Entre les paysagistes qui exaspèrent les truculences du soleil, et ceux qui se plaisent à étouffer la vie sous des ombres opaques, il suit une voie calme, et il nous montre dans son paysage, si bien composé, et d'une si délicate harmonie, un coin de pays pittoresque en une heure de délicieux apaisement.

Camille Delpy, lui aussi, est un maître, et cela depuis longtemps : ses *Bords du Cher à Montrichard*, sous le soleil qui se cache, sont peints avec cette souplesse et cette liberté, qui relèvent d'un art très sain, en possession de tous ses moyens ; c'est là un des meilleurs salons de l'éminent artiste. M. Franc Lamy a rapporté de Venise deux œuvres dont l'une, *Le quai des Esclavons*, sous la lumière vive, avec ses figures vivantes, et son atmosphère limpide, est un chef-d'œuvre. Jamais cet artiste, qui s'est placé au premier plan des paysagistes d'aujourd'hui, n'a peint avec une plus apparente facilité, une composition plus difficile, ni mieux équilibrée.

Le paysage abonde au Salon de la Société des Artistes français, et il est souvent plein de qualités ; on n'a, pour s'en convaincre, qu'à regarder *Le Canal près Rotterdam*, de M. Franck Boggs ; *L'Arrivée du Courrier de France à Mayotte*, de M. Maurice Lévis ; *Sous les Noyers*, de Louis Cabié ; *Automne*, de M. M. Gorten ; *Les Dunes à Saint-Pair*, de M. L. Gagneux ; une marine de M. Berthélemy ; *La place de la Bastille*, de M. Elie Pavil ; *La Vieille Chaumière*, de Numa Gillet, et les envois de MM. Richard Le Blanc, Valentine Pépe, Nanny Adam, Duprat, Quignon (*Messidor*), Perrier, Rémond, Eug. Thirion, Moisset, Renaudin, de Palézieux, Nozal, Ossip L. Linde, Jamais, Dambeza, Gagliardini, Petitjean, Doigneau, Daniel (un excellent début), Gosselin, Lefort-Magniez, etc.

*
* *

L'Espagne est en vogue au Salon : il y en a partout ; mais un espagnol surtout s'impose, que l'on avait déjà remarqué l'an dernier : M. Vazquez ; sa *Belle-mère (La Suegra)* qui pousse à bout la patience de son gendre, sous l'œil résigné du beau-père, et l'insolence rageuse de la jeune femme, est impayable de vérité. L'attitude du gendre, assis sur un bras de fauteuil, le regard volontairement éteint, un bout de cigarette aux lèvres, et dans la main un énorme bâton, dont il doit lui démanger de se servir, quand ce ne serait que pour imposer silence à la mégère, est étonnante de justesse. Et comme cela est peint : quelle mesure exacte dans l'intensité de l'expression ; quelle observation aiguë dans les caractères ! œuvre excellente d'un artiste jeune dont il faut attendre beaucoup. Après M. Vazquez, je ne puis citer pour mémoire que les pages espagnols de MM. Malhoa et Azéma ; *L'Arrivée à la piazza*, bien fade, de M. Zo ; la très belle danse de M. Tito Salas, etc.

L'Espagne ne donne pas seule : la Bretagne et la Hollande ont leurs fervents habitués qui méritent l'attention : Benoît-Lévy et son sérieux tableau, *Sur la digue à Volendam* ; Désiré Lucas, et son *Pardon de Saint-Cado* ; Saubés et le bril-

lant morceau de couleur intitulé *Devant la mer* ; Vital-Morin et ses voiles illuminées de soleil couchant, *Le soir à Concarneau* ; Gueldry, et *le Feu de la Saint-Jean*, dans les Côtes-du-Nord.

*
* *

Les animaliers sont moins nombreux, mais parmi ceux qui restent, il s'en trouve d'excellents, et cela suffit : M. Barillot nous retient avec ses taureaux passant un gué ; et M^{me} Diéterle avec son *Gué de Saint-Aubin*, une page admirable, où revit la tradition du maître que fut Van Marcke ; Surand nous montre dans la nuit un lion rugissant aux étoiles, tout à fait beau de silhouette, et Leroy nous fait assister à un jeu de chats, saisis sur le vif. Checa entraîne, au galop d'un cheval emporté la nuit, le Temps, faucheur implacable, qui ne se contente plus de courir à pied : s'il n'avait pas à manier sa faux, en voilà un qui enfourcherait une motocyclette ! Dans son *Orphée*, M. Thadée Styka nous montre des lions, des tigres et des panthères, qui dénotent une étude consciencieuse ; R^{ig} nous émeut avec ses loups, aux yeux verts dans la nuit, et nous charme avec son mouflon d'Europe, etc.

*
* *

Il ne faudrait pas abuser même des meilleures pensées : voici que ce pauvre M. Fallières ne va plus pouvoir faire un pas, sans qu'un peintre nous le montre entouré d'une foule en délire, avec accompagnement de grosse caisse et de fanfare. Quand l'œuvre est aussi sérieuse et brillante que celle de M. Guillonnet, qui nous montre le président à Agen, dans une garden-party, cela va bien : mais toutes ne dénotent pas le talent de composition et les rares qualités de peintre que Guillonnet affirme dans son autre exquis tableau, *L'Heure des Faunes*. J'ai pourtant noté quelques autres Fallières en voyage : *La pose de la première pierre du théâtre d'Agen*, une œuvre solide et forte de Calbet ; *L'Arrivée à Mézin*, de M. Abel Boyé ; *Le Président acclamé à Mézin*, par M. Dabadie, etc.

*
* *

De toutes les peintures qui empruntent leur sujet au Nouveau Testament, une seule est vraiment pénétrée de sentiment religieux, celle que M. Marius Guindon intitule : *A la mort de Jésus*, et cela parce que le peintre n'a pas cherché une spéciale expression mystique, et qu'il s'est borné à faire de l'humanité. Dans la foule qu'il fait s'éloigner du calvaire, il a nettement signifié le trouble qui devait partager cette âme collective ; il fait sentir qu'il y a là des adversaires, des âmes conquises et des hésitants. Et autour de la croix, plantée bas, il quitte la foule pour nous montrer l'individu : il n'y a plus là qu'une aimée qui pleure, qu'une mère qui s'écroule sous l'angoisse, que des disciples inquiets de n'avoir peut-être pas fait tout leur devoir ; M. Guindon a tenu sa composition très curieuse, très originale, très savante, en des tonalités éloignées de tout éclat vain. Rien de mélodramatique. De la vie : une page d'histoire sociale, une page sanglante, dont les siècles ont fait une foi. C'est une très belle œuvre qu'il convient de louer.

*
* *

On ne pourra pas reprocher à nos contemporains de ne point aimer leur image : il y a au Salon toute une armée de portraits : parmi les meilleurs ou les plus curieux, on verra ceux de MM. Bonnat, Tardieu, Seymour Thomas, Marcel Baschet (un *Rocheport* tout à fait remarquable), Bisson, A. Volon, Bordes, Szenes (*M. Georges Petit*), Salmy, (*M. Eugène Lautier*) Surand, Albert Lambert, Melnik, Edgard Muller, (une exquise figure d'adolescente dans un paysage), Miller, Richard Putz, Laszlo (un charmant portrait de *La Princesse Louise de Battenberg*), Géo Nicolet, Gustave

Popelin, Patricot, qui en ses deux œuvres, délicieuses, poursuit ses recherches de lumière, et demeure un coloriste puissant dans ses harmonies blanches et grises ; Laisement, Pinto, H. Roger, William Laparra, Edward Swinsen, M^{me} Vallet-Bisson, Dawant, Daudin, Maurice Grün, Emmanuel Fauré-Frémiet, qui expose un excellent et vivant portrait de son grand-père, le maître Frémiet, Léon Glaize, Jules Cayron, dont on oubliera pas de remarquer l'autre œuvre *Le Pardon*, Avigdor, Charavel, Hébert, le vieux maître vaillant, dont on est heureux de voir les deux œuvres, d'un style si distingué, et d'une blondeur harmonieusement audacieuse, Ernest Laurent, M^{me} Leroy d'Etiolles, dont la simple tête d'enfant est un chef-d'œuvre ; M^{lle} Jeanne Maillard, M^{lle} Géraudy, dont le portrait de M. Paul Escudier est très ressemblant, M^{me} Lucas-Robiquet, etc.

*
* *

Pour les gens qui aiment, alliées à l'art délicat, une idée d'élégance, ou une pensée sentimentale, je signalerai, avec le regret de ne pouvoir m'y arrêter : *La Parisienne* écrivant une lettre, et *l'Intimité*, deux petits chapitres que Bréauté ajoute à son œuvre déjà si riche en merveilles ; la *Première audition*, de Brémont ; *Pierrot jaloux*, un régal de couleur, de Paul-Albert Laurens ; *Une matinée au café concert*, un des meilleurs tableaux du Salon, par J.-L. Lefort ; *Un coin de fête foraine*, très sémillante, de M. Georges Fraipont ; *Don Juan et Zerline*, avec des étoffes d'une étourdissante exécution, de Jacquet ; *l'Œuvre de la Bouchée de pain*, très dramatique, de R.-G. Pierre ; *Sur la rivière*, de Paul Chabas ; *Après le combat naval*, de Souza-Pinto ; *Le Pesage d'Auteuil*, une œuvre admirable au possible, de M. Rousseau Decelle ; *La Parure*, de M. Landeau ; *La Récolte des roses*, un des meilleurs tableaux de Ernst, un vétéran des Salons, à qui l'on devrait bien donner la médaille ; *la Cigale*, si capiteuse, et d'un si curieux effet, de M. Matignon ; *la Fillette de mineur*, une fleur d'anthologie, de M^{lle} Ermen Parini ; et d'autres toiles encore de MM. Gourdault, Jalget, Cauvy, Weisz, Bourgain, Desch, Wagrez, Bergeret, M^{lle} Chittenden, sans oublier *la Chanson de la grand'route*, un cheminéau magnifiquement peint par M. Adler, et la figure de prêtre si pleine de recueillement sacerdotal, de M^{lle} Marcotte.

*
* *

Et voici que je n'ai plus de place pour le reste. Il me faut citer en courant : aux dessins, les aquarelles de M. Broca, des portraits de M. Cora-beuf et les croquis de M. Liardo. A la gravure, les œuvres de tout premier ordre de MM. Achille Jacquet, Ruffe (à qui pourrait bien échouer une grande médaille), Detouche, Bellerroche, Laguillermie, Coppier, Focillon, Fouquet-Dorval, Taverne, Larramet, Lobel-Riche, Hugard, Marchetti.

Aux objets d'art, l'admirable objet ciselé coquille et bronze de M. L. Le Couteux, les bijoux de Bucher et de Georges Offner, les objets en corne de M. Jeanmaire-Leclerc et de M^{me} Simonis-Empis ; les chefs-d'œuvre du maître Lalique, l'alphabet curieux de M. Lebègue, les émaux de M. Barnaud, les cuirs ciselés de Saint-André, les poteries de Massoul, et de M^{me} Pechiné-Leclerc, l'éventail de M. Henneguy, etc.

A la sculpture : les deux beaux groupes de M. Gardet, destinés à décorer l'entrée du Bois ; le monument à Mangini, de M. Alfred Boucher ; la *Dignité*, de M. Ch. Perrin ; la *Sainte-Catherine*, de M. Lorieux ; la *Bourrée*, de M. Mercier ; une remarquable figure nue en bois de M. Bonny ; le monument de *Manuel*, de M. Michel ; le *Victor Hugo*, de Jean Boucher ; *Bacchus enfant*, un chef-d'œuvre de Carlès, qui expose également un buste du Président Fallières ; *Le baiser du Soleil à la*

Terre endormie, un corps de femme nue savamment modelé par M^{me} Debienné, dont on remarquera le beau marbre : *l'Eveil à la vie*; les figures allégoriques de M. Frémiet; *Les Fatales Sœurs*, de Jean; *l'Aube et le Rêve*, de Valgren, *l'Architecture*, de Landowski; *Sans-Soucis*, de Anchelot; le délicieux *Enfant jouant de la Flûte*, de Gardella, et les envois de MM. L'Hoest Jael, Sicard, Gauquié, Puech, Bernstein-Sinayeff, Mercuriano, Péchiné, dont les petites figures, portraits et statuettes, sont d'un art consciencieux et délicat.

A LA SOCIÉTÉ NATIONALE

Le Salon de la Nationale, toujours d'une si belle tenue, et si coquettement arrangé par M. Guillaume Dubufe, nous fournit également l'occasion de quelques notes que nous regrettons de ne pouvoir faire plus abondantes. Les beaux dessins, plus loin reproduits, diront mieux que des mots l'intérêt qui s'attache à la manifestation annuelle de la vaillante société.

M. Roll a exécuté, pour l'amphithéâtre de physiologie à la Sorbonne, un panneau décoratif, qui, en même temps qu'une œuvre de peintre, est une œuvre de haute pensée. Dans un paysage de sommets escarpés, où l'on devine des abîmes infinis, il a isolé des groupes de personnages, qui disent toute la géhenne humaine, et tout l'effort continu de la science pour l'humanité. Ici, au-dessus de la chair d'où l'étincelle de vie s'est retirée, l'âme endolorie qui sanglote, la tendresse labourée par les griffes aiguës de l'angoisse, à l'heure de l'inéluctable déchirement. Là, l'idée inspiratrice qui conduit l'homme de science dans le mystère déchiffré incomplètement des choses de la nature, l'idée-muse, tour à tour espoir et déception, mais toujours volonté, volonté tenace, qui récompense ceux qui se fient en elle, en leur laissant apercevoir de temps en temps une parcelle de l'éternelle vérité. Au milieu, la longue théorie de ceux qui s'en vont porter à la clinique le fruit lent mais fécond de l'étude, ceux qui luttent contre la mort, ceux qui refont de la santé; et pour unir tous ces symboles figurés par des images réelles, — car vous entendez bien que l'œuvre est nettement unie — voici que dans le ciel, sur des nuées qui sont de la force et de la lumière, plus haut que toutes les fumées qui montent de la terre, expiration-volatilisée de l'activité en travail, voici qu'apparaît triomphante la Vie, la Vie pleine de bienfaits et de sourires, celle qui passe, celle qui fuit, celle que l'on devine infinie, et dont le cerveau du savant cherche à faire plus large l'étape que le destin distribue à l'individu.

L'œuvre de M. Roll, peinte de verve, avec une magnifique liberté et une harmonie discrète et émue, est de celles qui vous retiennent longuement. Et il faut louer le maître de s'être acquitté de cette tâche, sans avoir parlé un autre langage que celui qui convient à la peinture.

Après ce chant d'espoir, je suis amené à un chant de douleur, avec la grande œuvre de M. Cottet. On vient de rapporter sur une civière, le cadavre que la mer a rendu : autour de lui, les femmes sont écroulées, en proie à leur détresse, et derrière elles la foule, l'âme étreinte, les lèvres muettes, assiste au drame dont peut-être demain, ils seront eux-mêmes les acteurs. Et plus loin, vers la vive lumière, c'est l'eau calme, et ce sont les grandes voiles des barques, qui attendent d'emporter de la vie, et dont les flancs, peut-être, sont voués à engendrer du désespoir ! M. Cottet semble donner dans cette œuvre bien composée, et peinte avec maîtrise, la synthèse définitive de son expression du deuil chez les humbles de la mer. Jamais,

il n'a imprimé à ses figures un caractère plus puissant, une humanité plus simplement tragique. S'il évoque l'idée d'une Piéta — et qu'est-ce donc que ce retour funèbre du marin, sinon la scène finale d'un calvaire ? — il ne s'inspire ni des conventions grandiloquentes et froides des écoles italiennes, ni de la plétore épique de l'école flamande; il est vrai : il est vécu : son réalisme ne s'égare pas dans le symbole : il donne à notre esprit l'occasion de généraliser; mais son concept, en sa genèse, s'enferme dans les limites d'un fait divers : seulement, son art grandit l'épisode, il en magnifie la signification, sans cesser d'être sincère, et il nous remue, et il nous accable. Je ne me souviens pas avoir vu de M. Cottet une œuvre plus complète, plus saisissante.

M. Lhermitte ajoute une page triomphale au poème où il exalte le bonheur aux champs : *La Famille*.

A l'ombre du lourd chariot de foin, une paysanne, assise sur les herbes sèches, offre le sein à son enfant : autour d'elle, les petits et les grands sont réunis, et l'on contemple cette belle créature, saine, qui semble toute heureuse, dans ce cadre de nature. M. Lhermitte a exécuté cette œuvre avec son talent robuste; il y a mis l'enthousiasme que lui inspire le spectacle de la campagne, et il a paré ses personnages de son idéal reconfortant.

M. Lévy-Dhurmer a deux envois qui méritent l'éloge : dans l'un, il nous montre *Les Fondateurs* dans leur atelier; le métal en fusion éclaire les ouvriers de leurs mille reflets, et dans cette illumination féérique, les formes s'évoquent, les êtres réels semblent des ombres agitées en un brasier infernal. L'œuvre est très forte, très équilibrée, très rare, très extraordinaire d'harmonie. L'effort aboutit à un succès certain.

Mais son autre envoi m'attire et me passionne. C'est une simple figure d'homme assis, vu de face, le masque n'ayant rien d'une olympienne beauté. Peut-être direz-vous que le peintre a peint une effigie de Beethoven ? Je ne veux pas le savoir; ce que je sais, c'est qu'il a exprimé le Génie : le front extériorise de la lumière : il y a dans cette tête puissante qui crée de la beauté, sous ces cheveux qui s'envolent et se hérissent, il y a la lutte implacable, l'effroyable douleur qui enfante de l'art, et voici que le masque s'illumine; tout est radieux autour de cette pensée : c'est l'infini du rêve et c'est le rêve de l'infini qui sont ambiants à cette figure d'humanité vouée à l'immortalité. La main écrit, et cette main, servante fidèle du cerveau, a comme une emprise de conquérant. Œuvre de longue méditation jetée sur la toile en une heure de fièvre, œuvre qui palpite, qui fait frissonner, qui effraie et qui émotionne.

Dans la *Cérémonie religieuse*, à Assise, M. Lucien Simon a groupé au pied de l'autel, les officiants en chapes blanches, et les enfants de chœur en noir. C'est curieux d'effet, et d'une extraordinaire habileté d'exécution, mais je me demande si l'impression ressentie égalera le gros effort qu'on devine.

Pour l'œuvre de M. Jean Veber, il n'y a pas de doute; la foule stationnera devant, et il faudra créer un service d'ordre. Le titre : *La Guinguette*; la destination : la décoration de la buvette du Conseil municipal à l'Hôtel de Ville de Paris. Et vous savez de quelle fantaisie Jean Veber est capable sur un pareil sujet : sur ces quelques mètres de toile, il a jeté avec une verve endiablée tout ce qu'il avait déjà semé dans son œuvre depuis

dix ans; il s'en est donné à cœur joie, d'ironie, de caprice, de drôlerie, et même de « rigolades ». Il a croqué les types et il en a exaspéré les ridicules; par ci par là, il a piqué des portraits, — non : des réminiscences, ce qui est plus amusant; — j'imagine que nos édiles, quand ils auront cette œuvre chez eux, y puiseront un prétexte à désertier la salle des séances, et en cela il faut dès maintenant désigner Jean Veber aux foudres des gens qui font profession de prêcher la tempérance.

Et je note encore : *La Vie n'est peut-être qu'un songe*, une page décorative, d'une couleur étincelante et d'un délicieux arrangement de Willette; *Les filles du roi Lear* et *Le Duc de Gloucester et Lady Anne*, aux funérailles de Henry VI, par M. Edwin Abbey. *Au bar*, un dîner de mondaines capiteuses et de mondains éméchés, une page de couleur séduisante de M. Bouvet qui se plaît — non sans raison — aux effets de lumière artificielle.

Quel art difficile que le nu ! et que d'artistes s'y sont vainement essayés. Heureusement, pour nous consoler des faiseurs de baudruche soufflée, il y a des maîtres comme Armand Berton, qui savent envelopper une figure d'une ambiance discrète, et faire chanter la lumière sur la roseur modelée des carnations vivantes : cette année l'éminent artiste expose deux œuvres, *Fille relevant sa chevelure* et *Le Miroir à la main*, qui, sans autre motif que de se prêter à une étude sincère, sont des œuvres de premier plan. Le geste, le dessin, l'expression, la couleur, la signification définitive, tout s'y trouve et cela ravit le regard. C'est de l'art, et du meilleur, et du plus sérieux.

Citerai-je encore, parmi les études de nu, la figure debout, d'un dessin serré, de M. Maurice Wagemans, et la grasse figure de femme à sa toilette de M. Pierre Bracquemond.

La peinture décorative, en dehors de la grande page de Roll, est servie, à la Nationale, par quelques artistes sincères, dont l'effort tenace est fécond en trouvailles heureuses. M. Auburtin ne manque pas de grâce et d'envolée dans *l'Aube des cygnes*. M. Maurice Denis est tout à fait remarquable dans l'ensemble plein de mouvement, de soleil, de poésie réaliste et d'humanité rêvée qu'il intitule *l'Éternel Printemps* : les figures ont un charme de naïveté voulue auquel on ne peut se dérober, et l'arrangement est d'une habileté qui ne sent pas l'effort : l'artiste qui a conçu ces panneaux est vraiment inspiré, dans le sens le plus élevé de ce mot.

J'aime moins le *Paon blanc*, de M. Carol-Delville : il s'agit d'une décoration pour un hôtel de Paris; sur une terrasse, le peintre a réuni, en des vêtements modernes de la dernière coupe, des gens, hommes et femmes, diversement groupés, à têtes d'américains qui, malgré leurs gestes accentués, semblent immobiles et figés. Et puis, il y a ce matin de paon blanc qui arrive là comme un intrus. Je me hâte vers la belle et chaude étude de nu, *Femme dénouant ses cheveux*, que le jeune et brillant artiste expose dans une salle voisine : là, je le retrouve avec ses qualités maîtresses de couleur.

J'invite les amateurs curieux de mesurer l'effort d'art de M. Hochard, à chercher son nom non seulement à la peinture, mais encore aux dessins et à la gravure. Ils y verront une série d'œuvres très personnelles, bien faites pour faire aimer ce talent laborieux; à la peinture, à côté de types de campagne comme il se plaît à les croquer, *Paysannes à l'église*, quelques mondanités fine-

ment observées, telles le *Thé à Bagatelle* et *A Longchamp*, puis un tableau tout à fait remarquable, très étudié, très vu, *A l'Académie française*, un jour de séance publique, toute une foule d'auditeurs silencieux, sous la lumière discrète de la coupole, avec de grandes parties d'ombre. M. Hochard, à qui l'on reprochait des stridences chromatiques, a adouci sa palette, sans cesser d'être un coloriste puissant ; peut-être a-t-il été amené à cette évolution, très heureuse, par son application nouvelle à des dessins, légèrement rehaussés, qui sont des pages de tout premier ordre, et à des lithographies d'un magistral accent. M. Hochard mérite d'être, cette année, un des triomphateurs du Salon.

*
* *

Louis Legrand est certainement un des plus curieux peintres de notre temps : formé de longue date à la synthèse par la gravure et par la nécessité d'exprimer tout à l'aide du noir et du blanc, il a apporté dans la couleur des qualités nouvelles ; épris de lumière et de grâce, il dit la joliesse des femmes, et leurs gestes coquets, et leur appareil de beauté avec une franchise d'expression et une liberté de touche qui vous surprend et vous enchante. On s'arrête devant *Amies*, *Femme mettant son gant*, *Le beau chapeau*, *Danseuse*, devant ces toiles qui semblent caressées par le pinceau, qui ne portent que juste ce qu'elles doivent porter ; c'est d'une légèreté et d'une force à la fois qui ne relèvent que d'un art très affiné et très sûr de soi.

*
* *

M. Le Sidaner a rapporté de Hampton Court et de Londres quelques toiles dans sa note transparente et enveloppée, qui sont de pures délices : *Le Jardin du Vivier*, *La Cour de la Fontaine*, *Le Palais*, *La Balustrade*, *Saint-Paul*, autant d'effets de lumière adoucis, avec des roses tendres, des verts d'émeraude, des lilas délicats, où s'évoque le rêve. Le jour où on réunira l'œuvre accompli par M. Le Sidaner depuis dix ans, on sera surpris de la variété de son concept et de l'unité de sa doctrine : il y a chez lui une évolution lente mais logique qui l'amène à un euchromatisme harmonieux où les rapports de tons, pour rester dans des gammes calmes, n'en sont pas moins d'une extrême puissance.

*
* *

La Nationale a eu le bon esprit de convier le grand artiste qu'est Lepère à réunir en une salle une partie de son œuvre, et ce sera une joie pour tous ceux qui aiment ce laborieux, d'assister à cette consécration publique de son noble et infatigable effort. Peinture, dessins, croquis, pastels, gravure, reliure, il a touché à tout avec une égale maîtrise, et les bibliophiles lui doivent autant de gratitude que les collectionneurs de tableaux. Quelle variété, quelle abondance et quelle justesse d'observation, quelle source inépuisable d'invention ; quelle sûreté dans l'exécution, quel goût dans le choix de ce qu'il interprète ; quelle étonnante et multiple technique pour chacun des modes d'expression auxquels il s'adresse. Il faudrait pouvoir consacrer de longues colonnes à cette petite salle, pour analyser tout ce qui s'y trouve, pour étudier la puissance créatrice du talent qui s'y manifeste de mille façons. Je suis forcé de m'en tenir à cette note : mais j'y mets sommairement toute l'admiration qu'éveille en moi un labeur si fécond et un art si profondément original.

*
* *

Pour les amateurs, quelques fleurs d'anthologie ; d'abord les fleurs vraies de M. Henri Dumont, de Louise Desbordes-Jouas, de M. Karbowski ; puis ces autres fleurs : *Femme endormie* et *Tête*

d'étude, de Eugène Loup ; *La Coiffure* et *La Rose*, de Tournès ; les portraits de fillettes, de Lebasque et de Gumery ; les masques puissants de paysans de David-Nillet, dont on regardera avec émotion *l'Intérieur* et la *Chapelle Saint-Fiacre* ; les figures élégantes, *Landaïse*, *Après le bain*, *Chaque journée*, de Jeannot ; les délicieuses impressions, *La Femme au vase*, *La Jeune fille au miroir*, *Mauresque sur sa terrasse*, que M. Girardot rapporte du Maroc ; les choses d'Orient, *Sous les lauriers roses* et *Jeunes porteuses d'eau*, de M. Dinot ; *La Bibliothèque*, une fine silhouette de jeune femme, dans un décor de bibliothèque, de M. Marcel Roll, qui expose également des paysages avec figures, un régal de couleurs vives, lumineuses, jeunes, des toiles pleines de promesses et marquant un progrès certain sur les précédents envois du jeune artiste.

*
* *

Du côté des paysagistes, non encore nommés, à voir les toiles de MM. Billotte, Dagnaux, Legouët-Gérard, Duhem et Marie Duhem ; les belles marines de Stengelin, qui d'année en année s'impose davantage à l'attention des connaisseurs ; *Les Marins* et *Le Moulin*, de Chevallier, qui, cette année a éclairé sa manière, et semble, désormais, dans une voie parfaitement attrayante ; les coins de jardin, où s'occupent des enfants, des pages de nature et d'intimité, claires également et vécues, de M. Moreau-Nélaton, les harmonies bleues, d'une délicatesse si caractéristique, que M. Chudant intitule : *Les Lunes d'hiver* ; les coups de soleil dont M. Montenard entoure ses rameurs rouges ; les sites graves et notamment la vision antique, *Pæstum*, de M. R. Ménard ; *Le Gros temps* et *Les Moutons*, de M. Gaston Guignard qui est un mariniste distingué en même temps qu'un peintre de campagne épris des choses de la terre ; les notations vigoureuses de M. Bellery-Desfontaines, dont on applaudira un très curieux portrait du violoniste Enesco ; *En Normandie* et *Une mauvaise Mère*, deux impressions de nature, vigoureusement peintes, de M. J.-L. Rame ; *Les Pêcheurs à Levallois-Perret*, une page excellente de M. A.-M. Le Petit, qui, décidément, se place au premier rang des paysagistes d'aujourd'hui ; d'autres paysages, campagnes, bords de mer, bois, villes, plages pittoresques de MM. Paillard, Harrison, Maurice Eliot, Maurice Courant, Gillot, Meslé, Costeau, Raffaëlli, Maufra, Schuller, qui, dans un coin de basse-cour, sous une chaude lumière apaisée, montre toute une compagnie de poules et de coqs en train de chercher le *Blé mur* égrené sur le sol, une toile dont il est superflu de louer la maîtrise, et autour de laquelle le succès sera très vif.

J'allais oublier *La Partie de pelote au rebot sur la place de Saré*, une toile d'un art consommé du maître Gustave Colin, à qui l'on doit tant de belles œuvres, et pour terminer sur une page humoristique, je note *Le Retour des Perdants* (côté pelouse), de M. Belon, qui a le sens de la couleur et de l'observation.

*
* *

Comme toujours, les portraits sont nombreux : il y en a d'excellents, il y en a d'une médiocrité criante : les uns se contentent de n'être que des images figées, d'autres deviennent de vrais tableaux, intéressants pour plus tard, comme ils le sont pour l'âge contemporain. Qu'il me suffise de citer parmi les plus remarquables, ceux de Boldini, Armand Point, Lavery, Aman Jean (surtout les deux fillettes, si délicates de ton, si justes de mouvement), Boulard, Myrton Mychalski, La Gandara (particulièrement celui de M^{lle} Dolley, qui est d'une distinction délicate), Gervex, Dagnan-Bouveret, Scharf, André Davids, Paul Mathey (le marin Pierre Yvain), A. Walton, Garrido, Pierre Bracquemond, J. Béraud, Melchers.

On aurait tort de ne point visiter avec attention les salles du rez-de-chaussée où sont exposés les dessins, pastels et aquarelles ; il s'y trouve des œuvres remarquables de MM. Aman-Jean, Bellery-Desfontaines, H. Bouvat, Carrier-Belleuse, Chabanian, P. Colin, J. Engel, Marie Gautier, Georges Bertrand, Girardot, Houbbron, qui continue avec un talent primesautier, ses interprétations des coins les plus pittoresques de Paris, Jungbluth, Emilie Landau, E. de la Villéon, Lechat, Louis Legrand, Claire Lemaitre, Lévy-Dhurmer, Luigini, Elisabeth Nourse, Osterlind, Paillet, Prins, Prunier, Rappa, Marcel Roll, Séon, Stengelin, etc.

*
* *

Les envois des sculpteurs sont assez nombreux, et mériteraient une étude que ces simples notes ne comportent pas. Il serait intéressant de discerner dans les petites œuvres, celles qui procèdent d'un art élevé, et celles qui, malgré leur volume, ne sont que de maigres idées pauvrement traduites.

A défaut d'étude, je signale seulement, le très élégant buste de jeune femme, de M. Bartholomé ; les envois de Rodin devant lesquels un public nombreux passera, déconcerté, comme devant des énigmes ; la très belle et très noble figure, en laquelle José Clara symbolise *Le Crépuscule* de l'âme, œuvre forte, d'une mâle exécution ; le buste expressif de Guillaumin par Paulin ; la statue d'un art robuste et distingué de M. Aronson, et les œuvres de Vernhes, qui expose un excellent buste de Widor et dont la cire dure, *Vers le destin*, est un chef-d'œuvre ; de Desbois, Schnegg, Rechberg, Braun, Fagel, Halou, Jungbluth, Froment-Meurice, Lagare, Carabin, Bugatti, Carrière, et Kautsch qui est certainement l'un des meilleurs médailleurs de l'heure actuelle.

*
* *

On sait qu'il y a, à la Nationale, séparation de cadres entre la gravure en noir et la gravure en couleurs : cela nous vaut deux sections que l'émulation a amenées à de très heureux efforts.

Pour la gravure en noir, on retiendra les merveilles de Chahine, Friant, Louis Legrand, Hochard, de Latenay, Kupka, Jouas, Béjot, Minartz, Paul Colin, qui ressuscite avec un accent magnifique l'art de nos vieux xylographes du XVI^e siècle.

Pour la gravure en couleur, il faut retenir les œuvres pleines de séduction de Lefort des Ylouses, un maître d'une puissante originalité, Lunois, Braquaval, Chabanian, Dagnaux, Marie Gautier, Michel, René Lorrain, Osterlind, Péters Destéract, Raffaëlli, qui préside le groupe avec l'autorité d'un apôtre, Redon, Manuel Robbe, Roux-Champion, Simon, Villon, Whishaw, etc.

*
* *

Enfin, dans la section de l'art décoratif, très brillante, il faut s'arrêter aux grès émaillés, beaux de forme et de matière, de M. de Vallombreuse ; aux fantaisies de décoration murale de M. Hellé ; aux reliures de MM. Colin, Leroy-Desrivières, Farmakowski, Hilda Hart, Ch. Meunier ; les bijoux de M. Ch. Boutet de Monvel ; les étains de M. P. Brateau ; les belles porcelaines dures, décorées de pâtes, de Taxile Doat ; les grès, porcelaines et pâtes de verre de Dammouse ; les vases de métal de Dunand ; les cornes sculptées de Hamm ; l'émail de Hirtz ; les poupées de M^{me} Jungbluth ; les bijoux si remarquables du regretté Bojidar Karageorgevitch ; les poteries admirables de Lenoble ; les grès cérames de Moreau-Nélaton et les émaux translucides de ce très grand artiste qui a nom Thesmar.

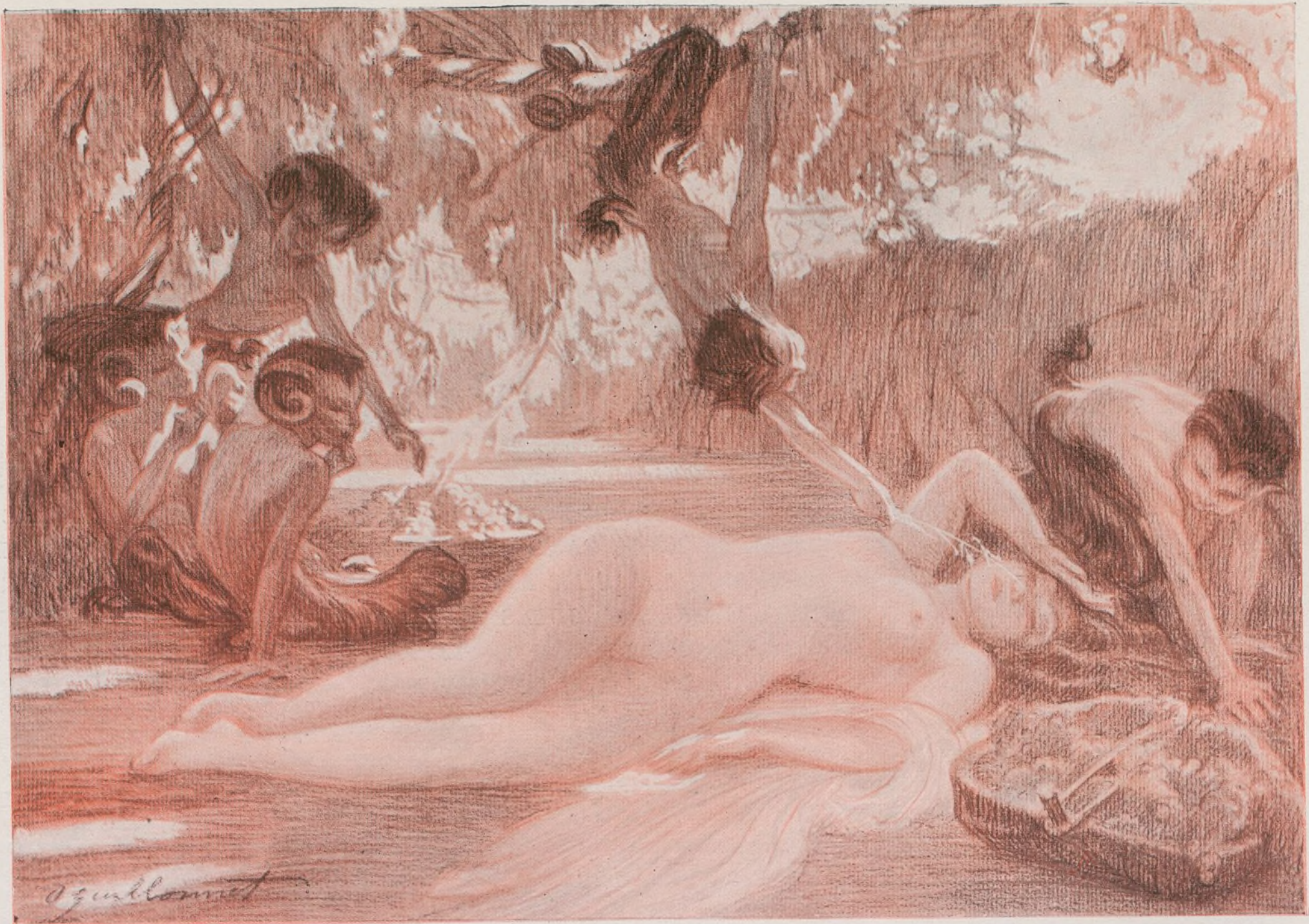
L. ROGER-MILÈS

SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

ÉTUDES, ESQUISSES & TABLEAUX DE MM. GEORGES ROCHEGROSSE *** GUILLONNET *** CABIÉ ***
BENOIT-LÉVY *** DEBIENNE *** A. MARCOTTE *** M. CAMERON *** CARLOS VAZQUEZ *** FOUQUERAY
*** G. JACQUET *** J.-L. LEFORT *** MATIGNON *** JULES ADLER *** JEAN PATRICOT *** TATTEGRAIN
*** T.-A. LASZLO *** LORIEUX *** MARIE DIÉTERLE *** JULES CAYRON *** FRANCK BOGGS *** A. GUIL-
LEMET *** FRANC LAMY *** NUMA GILLET *** A. WEISZ *** LE ROY *** GÉO NICOLET *** LUCAS
ROBIQUET *** R. ERNST *** H.-C. DELPY *** G. DELOY *** SOUZA-PINTO.



Georges ROCHEGROSSE. — *Les Courtisanes*



GUILLONNET. — *L'heure des faunes*



CABIE. — *Sous les Noyers*



BENOIT-LEVY. — *Sur la digue à Volendam*



DEBIENNE. — *Le baiser du Soleil à la Terre endormie*



M. A. MARCOTTE. — *Au Confessionnal*



M. CAMERON. — *Les belles du Marché*



Carlos VAZQUEZ. — *La Belle-Mère (La Suegra)*



FOUQUERAY. — *Etude pour la Reconquista de Buenos-Aires*



G. JACQUET. — *Don Juan et Zerline*



J.-L. LEFORT. — *Une Matinée aux Ambassadeurs*



MATIGNON. — *Rêve de Cigale*



Jules ADLER. — *La Chanson de la grand'route*



Jean PATRICOT. — *A l'aube (portrait)*



TATTEGRAIN. — *Une chasse en garenne (1657)*



T.-A. LASZLO. — *Portrait de la Princesse de Battenberg*



J. LORIEUX. — *La Sainte Catherine*



Marie DIETERLE. — *Le passage du Gué à Saint-Aubin*



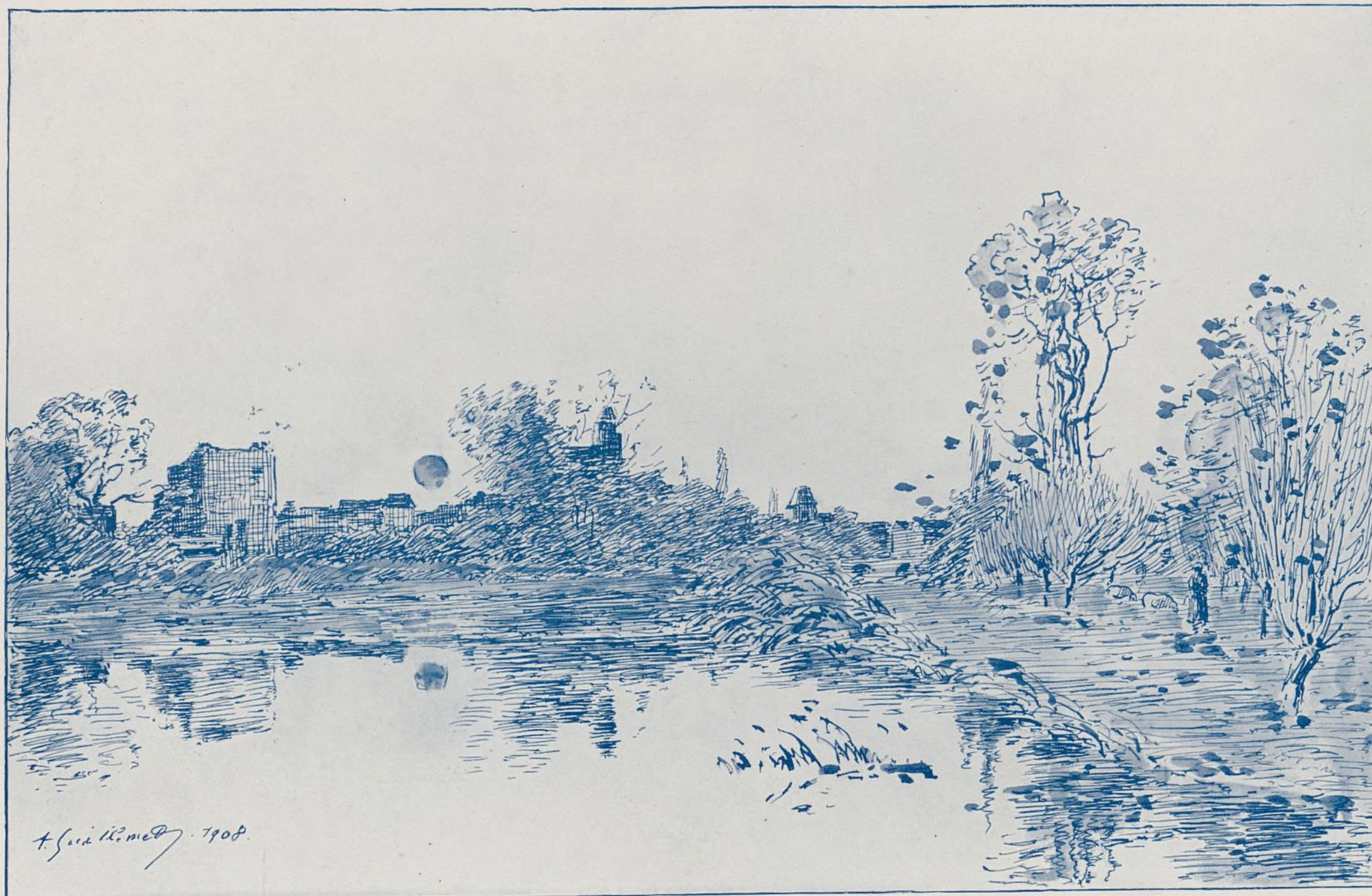
Jules CAYRON. — *Le Pardon*



Franck BOGGS. — *Canal près Rotterdam*



FOUQUERAY. — *L'Agonie; campagne de Leissègues (1806)*



A. GUILLEMET. — *Le Soir*



VERS LA NATURE, POUR L'HUMANITÉ, tableau de A.-P. ROLL
(Société Nationale des Beaux-Arts)



FRANC LAMY. — *Le quai des Esclavons*



NUMA-GILLET. — *La vieille Chaumière*



A. WEISZ. — *Etude pour le roi Candaule*



LE ROY. — *Qui s'y frotte s'y pique*



Geo NICOLET. — *Portrait de jeune femme*



LUCAS-ROBIQUET. — *Portrait de la Comtesse de F...*



R. ERNST. — *La récolte des Roses*



H.-C. DELPY. — *Les bords du Cher à Montrichard*



G. DELOY. — *Le Matin ; Mer du Nord*



SOUZA-PINTO. — *Après le Combat naval*

SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS

ÉTUDES, ESQUISSES ET TABLEAUX DE MM. LÉVY-DHURMER *** MAURICE DENIS *** DAVID-NILLET ***
MARCEL ROLL *** JOSÉ CLARA *** CHARLES COTTET *** ERNEST CHEVALIER *** MAUFRA *** HOCHARD
*** STENGELIN *** LE SIDANER *** R. DELÉTANG *** ARSÈNE CHABANIAN *** AMAN-JEAN *** LEBASQUE
*** CHUDANT *** GASTON GUIGNARD *** GUSTAVE COLLIN *** A. LEPERE *** JOSÉ BELON *** A.-M. LE
PETIT *** J.-L. RAME *** J.-CH. SCHULLER.



LEVY-DHURMER. — *Beethoven*



Maurice DENIS. — *Etude pour l'Eternel Printemps (fragment)*



DAVID-NILLET. — *Intérieur*



Marcel ROLL. — *La Bibliothèque*



José CLARA. — *Etude pour le Crépuscule*



Maurice DENIS. — *Etude pour l'Eternel Printemps (fragment)*



Charles COTTET. — *Au pays de la Mer (Douleur)*



Ernest CHEVALIER. — *Etude pour un paysage*



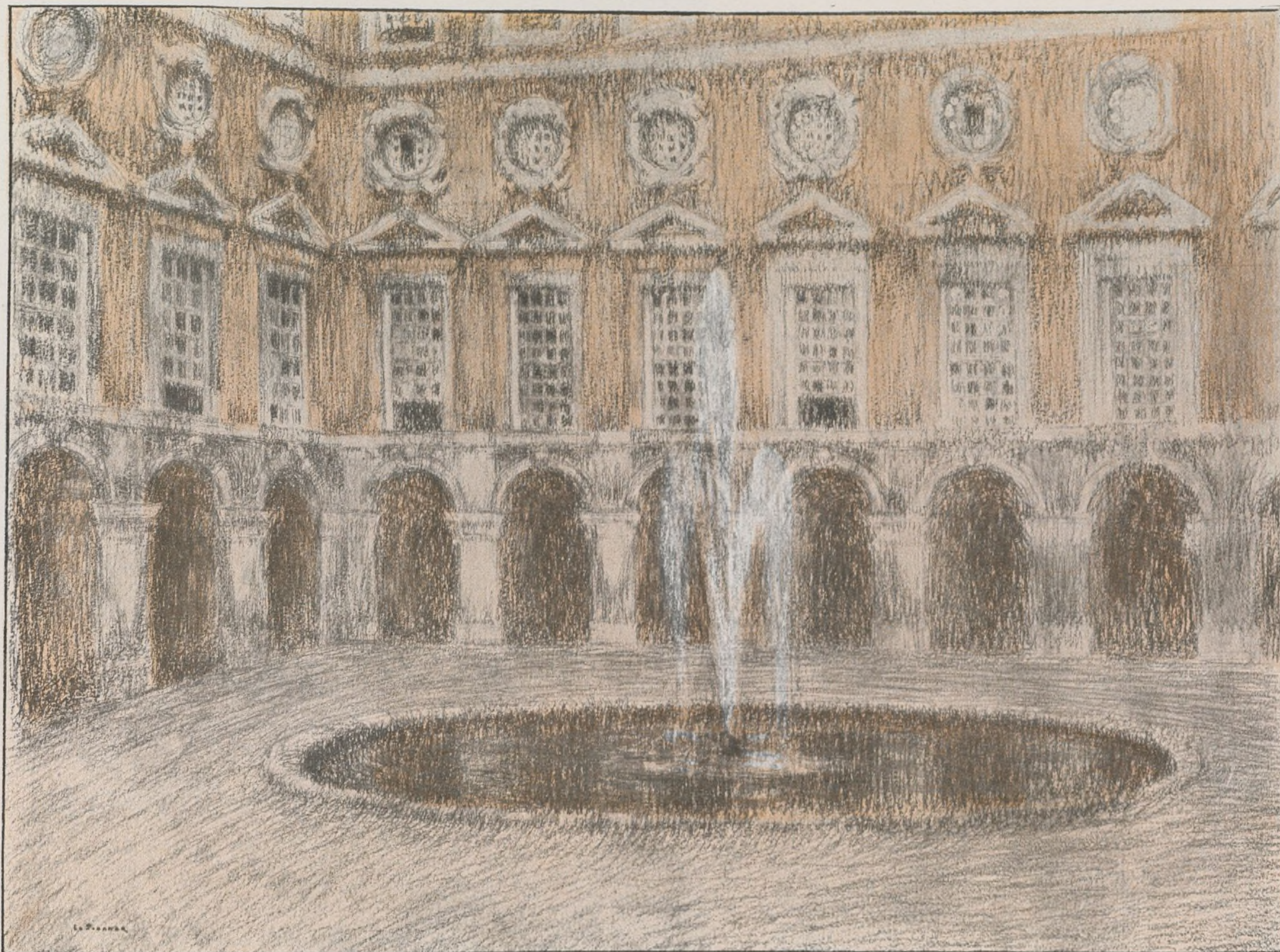
MAUFRA. — *Etude pour la rue Saint-Séverin*



HOCHARD. — *A l'Académie Française*



STENGELIN. — *La Meuse (Hollande)*



LE SIDANER. — *La cour de la Fontaine*



R. DELÉTANG. — *Marchands de piments d'Avila*



Arsène CHABANIAN. — *Les Dunes*



AMAN-JEAN. — *Portrait*



LEBASQUE. — *Portrait*



CHUDANT. — *Le vieil arbre (lune d'hiver)*



Gaston GUIGNARD. — *Gros temps*



Gustave COLIN. — *Jeu de Pelote sur la place de Sare (Basses-Pyrénées)*



A. LEPÈRE. — *Sous les grands arbres*



José BELON. — *Le retour des perdants (côté pelouse)*



A.-M. LE PETIT. — *Pêcheurs à Levallois-Perret*



J.-L. RAME. — *Une mauvaise mère*



J.-L. RAME. — *Au pays de Bray*



J.-Ch. SCHULLER. — *Cour de ferme*

de canne Louis XIV, d'assez jolie allure. Avec cela tout ce qu'il y a de plus rustique, tissé en rafia, cette paille exotique qui a tout nouvellement pénétré dans l'ornementation de nos toilettes. Pour les manches d'ombrelles, on pique le rafia de petites perles de couleurs assorties, comme ton, à l'ensemble ; employé en ceintures, il est simplement disposé en larges bandes et orné d'une boucle tissée de deux tons ou semée de perles. Ceci, bien entendu, dans une note simple, quasi champêtre, qui laisse loin derrière elle linons et Valenciennes, Venise et broderie anglaise, que nous retrouvons, d'ailleurs à profusion, dans toutes les journées d'élégance.

LAURENCE DE LAPRADE

Les Théâtres

M. Brioux a construit une pièce très dramatique avec l'histoire d'un méchant mari qui, mécontent d'être trompé, a tué sa coupable épouse, ce qui lui attire par la suite le désagrément de voir sa fille *Simone* contrariée dans ses amours et dans ses fiançailles. Cette excellente comédie démontre une fois de plus qu'il est infiniment plus sage et plus simple, pour un mari trompé, de « faire celui qui n'en sait rien ». Elle permet aussi à Mlle Piérat et à M. Grand de modeler en pleine misère humaine deux silhouettes admirables.

Le Vaudeville finira sa saison, sans peine, avec la jolie pièce de M. Bisson : *Mariage d'étoile*, jouée dans un mouvement splendide par Mmes Jeanne Granier, Marguerite Caron, Cécile Caron et Carèze, par MM. Lérand, Gauthier et Joffre. Il restera ainsi sur le carreau, parmi les pièces annoncées en octobre 1907 : *Le Nid*, de Michel Provins ; *La Petite Jasmin*, de Willy ; *Nono*, de Sacha Guitry, et la nouvelle comédie de Maurice Donnay qui sera le clou de la prochaine saison.

La Porte Saint-Martin ayant trop compté sur le *Chevalier d'Eon* a dû faire relâche et annoncer une reprise des *Cloches de Corneville*. Elle devait, la Porte Saint-Martin, monter un *Molière* de MM. Leloir et Gabriel Nigond. Ce rôle enchantait le grand Coquelin. Il ne vivait plus que pour *Molière*, il ne parlait plus d'autre chose. Et le fait est que de la comédie lyrique au drame poignant et sobre, la pièce, verveuse et délicieusement écrite, allait d'une allure de chef-d'œuvre. Pourtant le grand Coquelin n'a pas joué *Molière*. On ne sait pourquoi.

A l'Odéon, *l'Alibi*, la courageuse pièce de M. Gabriel Trarieux, obtient un succès d'estime. L'Odéon est devenu par excellence le théâtre des succès d'estime ; quant à M. Gabriel Trarieux, il s'est fait une spécialité des pièces courageuses. Avec cela et peut-être quelques reprises de *l'Arlésienne* et de *Viell Heidelberg*, on atteindra ici aussi le mois de juin, durant que des manuscrits reçus depuis deux ans, depuis cinq ans, depuis dix ans, par M. Antoine, par M. Ginisty, par leurs prédécesseurs, continueront d'attendre... leur tour.

Au Gymnase, avec le *Scandale de Monte-Carlo* de M. Sacha Guitry, on donne *l'Incendiaire* afin de permettre à M. Bowmester, comédien hollandais, de jouer à lui seul sept rôles sur les neuf que comporte cette pièce en un acte. Si *l'Incendiaire* avait par hasard cinq actes, M. Bowmester jouerait aussi bien trente-cinq rôles, et nous ne serions pas plus étonnés. Seulement, on n'aurait plus le temps de jouer le *Scandale de Monte-Carlo*, et ce serait dommage, car nous aimons mieux entendre M. Tarride et Mme Magnier pendant cinq minutes que M. Bowmester pendant deux heures, bien que cet homme soit étourdissant.

JEAN MAUBOURG

Les Livres

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE DE LOUIS ROSSEL (1844-1871). PRÉFACE DE M. VICTOR MARGUERITTE (P.-V. Stock, éditeur) ♦♦♦♦♦ MEMOR, PAR GABRIEL NIGOND (Ollendorff, éditeur) ♦♦ CATALOGUE ILLUSTRÉ DES SALONS D'ARCHITECTURE (Charles Schmid, éditeur) ♦♦♦♦ POUR JOUER LA COMÉDIE DE SALON, PAR ANDRÉ DE LORDE (Hachette, éd.) ♦♦♦♦♦ COUPABLE ? PAR W. LE QUEUX (Hachette, éd.) ♦♦♦♦♦ LES VESTRIS, PAR G. CAPON (Mercure de France, éd.) ♦♦♦♦ MUSES ET BOURGEOISES DE JADIS, PAR EDMOND PILON (Mercure de France, éd.) ♦♦♦♦ ŒUVRES POSTHUMES DE CHARLES BAUDELAIRE (Mercure de France, éditeur) ♦♦♦♦♦

La bibliographie de la Commune, déjà si abondante et qui laisse malgré tout encore bien des faits dans l'ombre et des points d'histoire inexplorés, vient de s'enrichir d'un copieux volume, publié à la librairie Stock par la sœur de Louis Rossel. Ces *Mémoires et Correspondance*, préfacés par M. Victor Margueritte, n'ajoutent pas grand-chose à ce qu'on savait déjà de la détention et de l'exécution de cet officier de la Commune, démissionnaire trois semaines avant la fin de l'insurrection, néanmoins arrêté et fusillé en dépit des interventions les plus puissantes et les plus touchantes. Mais elles mettent bien en relief la superbe carrure et le caractère de l'homme résolu que fut Louis Rossel, victime, en somme, de sa sincérité, de son enthousiasme patriotique et de ses excès de zèle. On lira surtout avec intérêt les pages écrites en 1870, alors que capitaine du Génie et envoyé à Metz, il dut subir d'abord les angoisses du siège, puis les hontes de la capitulation. Dans quelques-unes des notes sur l'organisation de la Défense Nationale, passe un souffle d'énergie et de volonté digne d'époques plus glorieuses. Là et dans les papiers et lettres relatifs à la Commune, Rossel apparaît bien tel qu'Henri Martin l'a défini : « C'était un patriote désespéré, rêvant la revanche par la révolution. Il se montra capable et rencontra partout des obstacles. Si le pouvoir eût répondu au vouloir, il eût gouverné avec une main de fer. »

M. Gabriel Nigond nous a ému naguère avec l'âpreté concise de ses silhouettes et la minutieuse mélancolie de ses paysages, dans les *Contes* et les *Nouveaux Contes de la Limousine*. Ce sont des tableaux plus amples et d'une touche moins violente qu'il a réunis dans son nouveau recueil, *Memor*, comme il l'avait déjà fait dans *Novembre* et dans *L'Ombre des Pins*. Mais ce sont toujours des tableaux. Je ne connais pas de poète qui possède à un plus haut point le don d'évocation. Lorsqu'il est las de peindre avec des mots expressifs et simples, avec des mots qui chantent juste, les gens et les choses de la campagne, M. Gabriel Nigond trouve d'autres accents, plus pénétrants, plus enveloppants, pour exprimer avec précision ce qui est imprécis, comme l'angoisse des adieux, le silence des soirs solitaires, le trouble poignant des retours. Ce beau livre, *Memor*, est tout entier composé de tableaux pensifs qui se succèdent sans monotonie, parce que rien n'est monotone dans leur facture ni dans la pensée de l'auteur. On aimerait en citer des exemples si ce n'était diminuer un si harmonieux ensemble que d'en présenter des fragments isolés.

La section d'Architecture a toujours été la partie la plus sacrifiée et la moins visitée des Salons. Le public l'ignore, les intéressés même la négligent trop souvent, parce que la réunion de nombreux cartons dans un local souvent peu éclairé forme un ensemble confus et monotone. Toutes ces raisons feront paraître encore plus louable l'initiative prise par la maison Charles Schmid, de publier un *Catalogue illustré des Salons d'Architecture*. L'ouvrage que nous venons de recevoir est édité avec soin ; il pourra certainement contribuer à mettre en évidence les travaux qui le

méritent, alors que même les plus importants trouvent rarement une place dans les comptes rendus donnés par la presse. Les architectes et le public ont donc tout à gagner à la publication de ce catalogue, publié en deux parties (une sur chaque Salon) à 3 fr. 50, ou réuni en un seul volume, sous le titre *Les Salons d'Architecture*, et au prix de 6 francs.

Voici un petit livre né de cet amour du théâtre dont vous parle plus haut notre collaborateur Pierre ou Paul. Il n'est pas de distraction plus aimable que la Comédie de Salon, mais c'est autre chose qu'un jeu, c'est un art, et cet art, on a négligé jusqu'ici de préciser les moyens de le pratiquer.

Si l'on songe à tout ce que comporte la représentation, chez soi, d'un simple petit acte : choix de la pièce, distribution des rôles, méthode pour les apprendre, répétitions, mise en scène, arrangement du théâtre, de la salle, du maquillage, du costume, on conviendra qu'il est impossible de s'improviser directeur et acteur sans posséder une manière de guide. Or, il n'existait jusqu'ici aucun volume où fût traité spécialement et complètement un sujet auquel s'intéressent tant de personnes.

L'ouvrage de M. André de Lorde, auteur dramatique applaudi et comédien amateur réputé, rendra les plus grands services à tous ceux qui aiment la Comédie de Salon.

C'est un roman bien dramatique que publie M. W. Le Queux, à la librairie Hachette, sous ce titre : *Coupable ?* L'Italienne Paolina est deux fois inculpée de meurtre : tout l'accuse, elle n'ose parler car un secret la lie. Et le mystère s'embrouille, s'obscurcit de plus en plus ; un amour douloureux traverse cette action compliquée — et c'est un soulagement lorsqu'enfin la lumière et la vérité jaillissent de toute cette ombre.

Vestris, « le diou de la danse » comme on disait vers 1765, nous apparaît surtout aujourd'hui comme le grand ancêtre des « m'as-tu vu ». On a conservé le souvenir de sa vanité incommensurable, on a quelque peu oublié ses succès, ses triomphes. M. Gaston Capon a été bien inspiré en ressuscitant cette figure pittoresque, à un moment où l'attention du public se partage entre les choses du théâtre et les souvenirs de la vie d'autrefois. Ce nouveau volume, *Les Vestris*, appartient autant à la seconde catégorie qu'à la première, et il fourmille d'amusantes anecdotes.

Continuant la série si intéressante de ses « Portraits français », dont deux volumes ont déjà paru, M. Edouard Pilon nous donne dans ses *Muses et Bourgeoises de jadis* les silhouettes de Mme d'Aulnoy, de Mistress Cook, de Mme Greuze et de quelques autres, dont cette Mme Denis qui fut, de 1749 à 1778 la gouvernante de Voltaire. Portraits exquis et vivants, dessinés avec une délicatesse un peu mélancolique, où il entre autant de respect que de malice ; jolies pages littéraires, écrites sur une documentation consciencieuse.

Après avoir publié l'année dernière les douloureuses *Lettres de Charles Baudelaire*, le *Mercure de France* vient de nous donner le recueil si longtemps attendu des Œuvres posthumes de l'auteur des *Fleurs du Mal*. On y a groupé toutes les pièces, poésie ou prose, authentiques ou apocryphes, qui, depuis l'édition définitive, ont été mises au jour, et toutes celles (y compris les *Fleurs* condamnées) qui, parues avant son élaboration, n'avaient pas été admises à son hospitalité. Pour parler l'argot du moment, ce livre réalise à ce jour le *trust* des pièces baudelairiennes.